

## « A more-than-human perspective », ou l'art du décentrement

**Thibault MOULAERT**

Maître de conférences HDR en sociologie,  
Laboratoire Pacte, Université Grenoble-Alpes

Avec cet article qui vient nourrir l'espace « débat », ouvert depuis plusieurs numéros dans *Gérontologie et société*, je<sup>1</sup> souhaite concrétiser un but annoncé dans ma candidature en tant que co-rédacteur en chef de la revue, à savoir promouvoir une rubrique où des « passeurs » pourraient traduire des notions, concepts, approches, méconnus en français afin de nourrir les dialogues avec les espaces non francophones. Il s'agit en effet de présenter ici la réflexion portée par une perspective en termes de « more than human », ce qui peut se rapprocher d'une approche en termes « *d'autres qu'humains* » (Uhl & Khalsi, 2021). Pourtant, si l'expression existe en français, elle n'a pas été directement explorée dans les domaines du vieillissement bien que le « *geste pragmatique* » que propose Jérôme Michalon (2021) pour comprendre les enjeux de qualification de ce qui fait l'humanité et l'animalité dans les pratiques de médiation animale peut parfaitement entrer en résonance avec ce qui est présenté ici. En effet, autant dans l'approche de J. Michalon que dans la perspective posthumaniste que proposent Michela Cozza et Anna Wanka, c'est une série de « décentrement » de la science sur les humains qui est proposée.

Avant de présenter ceux-ci, il me faut préciser pourquoi je considère que cette rubrique sur les « passeurs », et *a fortiori* la présentation d'un dossier d'une autre revue où il est certes question d'animaux mais pas uniquement, prend tout son sens dans la section « débat ». Derrière ce terme, c'est sans doute l'idée de « controverses » qu'il faut mettre en avant, au sens où la sociologie des sciences et des connaissances l'entend (Raynaud, 2018). Il s'agit de rompre avec l'idée que la science se construit de manière homogène et de montrer comment les débats scientifiques (mais aussi leur importation dans la sphère publique quand il est question de risque sanitaire, de changement climatique... ou de vieillissement pourrais-je ajouter !) visent une quête de vérité en évaluant la robustesse d'une idée, d'un concept, d'une méthodologie. Ainsi,

<sup>1</sup> L'écriture à la première personne du singulier n'est pas une habitude pour les chercheurs, conscients que les connaissances qu'ils produisent s'inscrivent nécessairement dans une histoire antérieure, se posant sur « les épaules de géants », comme l'a exploré le sociologue Robert K. Merton (Saint-Martin, 2013, p. 24) ou comme le suggèrent les psychologues de l'éducation (Mayen, 2019). Par ailleurs, la recherche en sciences sociales, en général, s'inscrit dans des collectifs et des projets de recherche qui justifient aussi l'emploi du « nous ».

découvrir une théorie qui n'existe pas en tant que telle dans le champ gérontologique francophone, c'est se demander si elle permet de se rapprocher davantage de la vérité, à savoir ici et au cœur de *Gérontologie et société*, ce que signifie de vivre dans des sociétés de longévité et d'y vieillir. Le pari de nos collègues étrangers, présenté ici, consiste à penser que prendre au sérieux les animaux (mais aussi les objets) peut aider à voir comment ils vieillissent également, mais aussi et surtout, pourrait aider à mieux comprendre comment, en retour, nous vieillissons et comment nous vieillissons en lien avec eux.

Enfin, malgré les difficultés que représente la traduction d'idées formulées dans une autre langue, dans un autre contexte théorique, le « passage » de celles-ci vers le français ne doit pas être vu uniquement comme un exercice académique. Au contraire, une série de contributions font état de la vie de tout un chacun qui posséderait un animal de compagnie ou, plus encore, mettent au cœur des échanges entre les humains et les non-humains un ensemble de professionnels. On y retrouve les professionnels habituels de la gérontologie (professionnels des services à domicile ou des institutions pour personnes âgées dépendantes ou avec des troubles neuro-dégénératifs) ; mais on observe aussi çà et là d'autres professionnels qui, comme les vétérinaires, sans être experts en gérontologie, participent *de facto* à travailler les notions de vieillissement lorsqu'ils traitent de la mort des animaux domestiques. Cette observation témoigne, une fois encore, de la richesse du champ de la vieillesse.

## Se décentrer des humains, penser en termes d'« assemblages »

Ainsi, dans le *Journal of Ageing Studies*, un récent dossier propose de présenter cette approche pour en évaluer l'intérêt pour les questions de vieillissement. Ce travail a été porté par Michela Cozza, chercheuse à la *Mälardalen University* en Suède, et Anna Wanka, chercheuse à la *Goethe University Frankfurt* en Allemagne, à partir de leur intérêt commun pour les rapports entre technologies et personnes âgées, soit une thématique rassemblée sous le chapeau des « socio-gérontechnologies »<sup>2</sup>. Dans leur propos introductif, on comprend ainsi que l'observation des rapports entre les humains et les technologies invite à penser aux transformations que font subir les pratiques numériques aux humains. En se demandant par exemple ce qui change avec l'arrivée de l'intelligence artificielle ou lorsque les humains sont modifiés génétiquement ou qu'apparaissent des « corps cyborgs », c'est le caractère univoque de l'humain qu'elles interrogent : « *La définition de "l'être humain" vacille et montre ses fissures et sa vulnérabilité* »<sup>3</sup> (Cozza & Wanka, 2025, p. 1). Dès lors, elles considèrent que l'on peut, que l'on doit, penser le vieillissement de manière plurielle : en signifiant que « *the growing older of humans is multiple* », leur approche invite à considérer de multiples interprétations

<sup>2</sup> Pour une présentation de ce programme de recherches, voir la traduction française de l'article d'Anna Wanka et Vera Gallistl dans la *Revue des sciences sociales* (Wanka & Gallistl, 2023), traduction qui illustre à merveille cette pratique de « passeur » qu'incarnent cette revue de l'Université de Strasbourg tout autant que les porteurs du dossier, Christophe Humbert, Hervé Levilain et Géraldine Goulinet-Fité.

<sup>3</sup> Toutes les traductions sont personnelles, et validées par Anna Wanka.

du même phénomène simultanément. Pour l'individu, son vieillissement peut s'apparenter à une série de changements et d'ambivalences ; pour la Sécurité sociale, il représente « un poids démographique » ; pour les politiques publiques, c'est une « crise », etc. Dès lors que les humains ne sont pas seuls à vieillir, ce sont aussi les animaux, les plantes et les objets qui vieilliraient, comme le suggèrent les enjeux sur l'obsolescence des objets pour le design (soit la durée de fonctionnement d'une technologie) ou ceux consacrés à la patrimonialisation des bâtiments pour l'architecture (soit la fabrication du patrimoine rendant des objets, bâtiments, lieux, pratiques dignes d'être restaurés et conservés dans le temps). Ainsi, les porteuses du dossier se situent dans une approche dite « post-humaniste » et féministe, qui, précisent-elles, n'implique pas d'« élever ces autres » au détriment des humains et ne doit pas être confondue avec le transhumanisme qui, lui, vise clairement à « dépasser la finitude humaine grâce à la technologie ». Dans cette perspective, les chercheurs continuent bien sûr de s'intéresser aux aînés mais « en se décentrant de l'être humain pour étendre le regard vers les réseaux relationnels ou les "assemblages du vieillissement" » (Cozza & Wanka, 2025, p. 2).

## De quels assemblages parlent les différentes contributions du dossier<sup>4</sup> ?

D'une part, une série d'articles présentent des assemblages<sup>5</sup> impliquant des animaux. Mais, contrairement à notre propre dossier, ces animaux ne se retrouvent pas forcément au cœur des institutions de soin. Ainsi, l'article de Betty Jo Barrett, Amy Fitzgerald, Huda Al-Wahsh et Mohamad Musa propose justement d'étudier quantitativement sur la base d'un échantillon canadien de près de 31 000 personnes de plus de 45 ans vivant à domicile les interactions entre les animaux de compagnie et le bien-être des personnes qui vieillissent (Barrett *et al.*, 2024). Le fait de « vieillir avec un animal de compagnie » est un phénomène complexe, toujours situé dans l'espace et le temps, et à la base d'une grande diversité d'interactions. Quatre indicateurs sont étudiés pour décrire le bien-être psychosocial : le niveau de satisfaction avec la vie, la solitude, la dépression et le niveau de soutien social. Les résultats sont contrastés. Ainsi, celles et ceux qui possèdent un animal de compagnie présenteraient bel et bien un plus grand support ou réseau social, ce que confirme la littérature quant à l'image d'un animal « catalyseur » de lien social ou quant au fait que l'animal permet des rencontres dans le voisinage. Par contre, le fait d'avoir un animal domestique est

<sup>4</sup> Nous ne présentons pas l'ensemble du dossier mais uniquement les articles qui nous paraissent les plus accessibles. Pour une vue complète, voir le site de la revue : <https://www.sciencedirect.com/special-issue/107VSNW158>.

<sup>5</sup> Le concept d'« assemblage » n'est pas défini en tant que tel dans l'introduction du dossier, bien que les auteures renvoient à un de leurs textes allemands sur le sujet. En pratique, il est la traduction anglaise du concept d'« agencement » synthétisé par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans leur ouvrage *Mille plateaux* (bien qu'ils privilégieront davantage celui de « rhizome » qui introduit cette œuvre). Pour eux, il y a le « primat d'un agencement machinique des corps sur les outils et les biens, primat d'un agencement collectif d'énonciation sur la langue et les mots. [...] Un agencement ne comporte ni infrastructure et superstructure, ni structure profonde et structure superficielle mais aplatit toutes ses dimensions sur un même plan de consistance où jouent les présuppositions réciproques et les insertions mutuelles » (Deleuze & Guattari, 1980, pp. 95-139). L'agencement/l'assemblage permet de relier (humains, objets, animaux, etc.) sans présupposer une « nature » humaine ou unique. Il suggère que toutes ces relations entrent en lien et produisent des énoncés qui évoluent toujours et ne sont jamais fixes.

également associé à des niveaux significativement plus faibles de satisfaction à l'égard de la vie et à des niveaux plus élevés de solitude et de dépression. Même si les auteurs signalent que la force statistique de cette relation n'est pas très élevée, ils admettent néanmoins que ce constat va à l'encontre de leurs hypothèses de départ. Dans la littérature, ils ne trouvent guère d'éléments pour l'expliquer : l'explication pourrait être due au coût et à la responsabilité que représente le soin à apporter à un animal domestique, voire même à l'idée que l'animal pourrait leur survivre, créant ainsi une angoisse personnelle, à l'instar des constats posés dans ce numéro par Marie Vaissière et ses collègues. Ces éléments se retrouveraient surtout chez les personnes qui ne peuvent pas compter sur d'autre(s) pour s'occuper de leur animal.

L'intérêt du décentrement vers l'animal apparaît encore davantage avec le texte de Nora Schuurman qui raconte la manière dont 9 vétérinaires finlandais abordent l'euthanasie d'animaux domestiques [Schuurman, 2024], renvoyant alors aux questions du vieillissement et de la mort animale. L'auteure présente cette pratique comme une action phronétique, terme aristotélicien pour définir une sagesse pratique consistant à prendre les bonnes décisions en fonction des contextes et situations vécues. Si la mort animale est également de plus en plus médicalisée, et si la vie plus longue des animaux domestiques est également le fruit, pour partie, des avancées des sciences vétérinaires, il n'en reste pas moins que la décision des propriétaires d'animaux domestiques de se séparer de leur compagnon suppose une prise en charge adéquate par les professionnels vétérinaires ; en effet, les vétérinaires sont conscients que la mort de l'animal vient également marquer la fin de la relation entre celui-ci et son propriétaire. Ici aussi, il est alors question d'assemblage et de négociation en quête d'une « bonne mort », tout particulièrement lorsque les vétérinaires sont conscients que les propriétaires plus âgés peuvent aussi projeter leur propre finitude quand arrive celle de leur compagnon [Schuurman, 2024, p. 4].

L'intérêt pour le vieillissement des animaux peut aussi être saisi de manière indirecte, notamment à travers l'analyse de la littérature. En effet, le dossier intègre également des articles qui renvoient aux domaines de la littérature, des arts et médias. Ainsi, l'article de Ruth Gehrmann s'appuie sur l'analyse de deux romans où il est question de pieuvres (*Remarkably Bright Creatures*, de Shelby Van Pelt et *Sea Change* de Gina Chung) présentées comme de véritables confidentes de protagonistes humains. Par exemple, dans le premier ouvrage, la pieuvre Marcellus, présentée dès les premières pages du roman par un procédé littéraire comme s'il s'agissait d'un être humain (il peut lire, réfléchir, etc.) entre littéralement en dialogue avec Tove, « l'employée la plus âgée de l'aquarium » où vit, enfermé, Marcellus. Rappelant de nombreuses références aux pieuvres et poulpes comme une espèce « intelligente » dans l'actualité<sup>6</sup>, la romancière utilise la comparaison pour tracer des parallèles entre vie humaine et animale. Présentée comme une sorte d'« alien », la pieuvre suggère les formes de rejet et d'inconnu qui entourent la vieillesse ; présentée à partir des attributs de l'« intelligence » ou de la « sagesse », elle en illustre les stéréotypes inversés. Par ailleurs, dans les

<sup>6</sup> On peut par exemple penser à « Paul le poulpe » qui « prédisait » les résultats de matchs de football lors de la coupe d'Europe masculine en 2008 et de la coupe du monde masculine en 2010 ([https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul\\_le\\_poulpe](https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_le_poulpe)).

deux nouvelles, l'anthropomorphisme inclut l'attribution des stéréotypes de genre des « vieilles personnes », la pieuvre (masculine) Marcellus ressemblant à un « *vieil homme grincheux* », un « *grand-père qui a une opinion sur tout mais qui a cependant tendance à être mis de côté et ne pas être impliqué/pris en compte activement* » (Gehrmann, 2024, p. 1), tandis que dans la seconde nouvelle, la pieuvre (féminine) Dolores est assimilée à une personne « *excentrique, comme n'importe quelle old lady* » (Gehrmann, 2024, p. 6). À travers de tels procédés, R. Gehrmann affirme que ces romans nous invitent à réfléchir aux manières de vieillir, à questionner non seulement notre difficulté à penser la vieillesse des animaux en elle-même (c'est-à-dire sans la mesurer et la comparer à l'aune du vieillissement humain), mais également à penser aux stéréotypes, notamment générés, liés à la vieillesse et à imaginer comment les dépasser.

Le décentrement des humains peut aussi dépasser l'intérêt pour les animaux. Ainsi, certains objets peuvent aussi être traités en tant que tels. Ici, une série d'articles incluent des objets, voire, comme nous le verrons plus loin, un espace tel un jardin. Ainsi, l'article de Cristina Ghita (2024) s'intéresse à trois objets ou technologies dites obsolètes dont la reconfiguration permet de critiquer l'approche linéaire du cycle de vie tant des humains que des objets. Ainsi, les *dumbphones* ou téléphones classiques, c'est-à-dire des téléphones sans fonctionnalités intelligentes associées au *smartphone* ou téléphone intelligent<sup>7</sup>, côtoient les caméras analogiques et tourne-disques présentés l'un et l'autre comme significatifs d'objets et d'un courant « vintage ». Ces objets ont été perçus comme obsolètes ou usagers avant de connaître de nouvelles trajectoires et l'auteure les compare aux trajectoires humaines. S'appuyant sur les théories de Karen Barad qui invitent à renverser les catégorisations classiques, cet article dépasse la logique binaire « jeune/vieux », « digital/analogique » et montre comment ces objets ont été reconfigurés. Par exemple, les tourne-disques actuels sont équipés d'une fonction *bluetooth* ou de ports USB. Quant aux « téléphones classiques », ils témoignent précisément d'une volonté de certains usagers de technologies connectées, tels les *smartphones*, de se déconnecter, c'est-à-dire de nouer de nouveaux assemblages avec leurs objets. En effet, il ne s'agit pas seulement du choix d'un consommateur isolé qui se dessine dans de telles pratiques, mais littéralement de pratiques alternatives qui témoignent d'autres modes de vies, d'autres communautés. Ces objets reconfigurés apparaissent alors dans une « zone grise » temporelle, ni jeune, ni vieux, dont l'étude promeut des conceptions renouvelées de la vieillesse et du vieillissement dans le champ des technologies (Wanka & Gallistl, 2023), centrées sur le « devenir » saisi de manière située dans le temps et dans l'espace matériel (Gallistl & Wanka, 2023).

Influencée par « l'étude des sciences et des techniques » (*Sciences and technologies studies* ou STS), cette approche invite à repenser les rapports entre l'avancée en âge et les objets (Moulaert & Wanka, 2019). S'il est clair qu'elle fait grandement écho à l'intérêt pour les objets en sociologie depuis Bruno Latour (1992) et à la conception dans les sciences et techniques des « *objets intermédiaires* » (Vinck, 1999, 2009) sans toujours s'y référer, admettons par ailleurs que les traductions et

<sup>7</sup> On ne peut qu'être admiratif sur l'usage et la circulation des qualificatifs de ces téléphones dit « *dumb* » en anglais, soit littéralement « idiots » ou « incapables de parler », tandis que le français qualifie d'« intelligent » ce que l'anglais nomme « *smart* ».

applications dans le champ francophone du vieillissement sont plutôt rares, deux exemples étant présentés en fin d'article pour en présenter tout l'intérêt. Cela peut inviter à penser l'intérêt d'une sociologie des « *intermédiaires du vieillissement* » (Moulaert, 2024) qui, non seulement, prendrait au sérieux ces assemblages ou ces agencements, mais qui serait aussi à même de proposer des méthodes d'enquête pour saisir ceux-ci à l'instar des « entretiens en marchant », soit des entretiens de recherche qui se réalisent en marchant au côté de la personne interviewée et qui permettent par exemple de mieux percevoir les rapports entre un individu et son environnement spatial immédiat (Amaya *et al.*, 2024). Deux recherches francophones présentées en conclusion appuient de telles pistes heuristiques et méthodologiques.

Au-delà de l'intérêt pour l'avancée en âge des animaux, des objets et des technologies, l'approche « *more than human* » invite également à un second décentrement autour du soin.

## Se décentrer d'une approche dépréciative du vieillissement et questionner le soin

Qu'il s'agisse d'associer les humains vieillissants aux animaux avec lesquels ils vivent ou de prendre au sérieux l'attention que l'on peut donner aux objets, une série d'assemblages permettent d'interroger, de manière politique, les formes du soin aux personnes âgées. Par exemple, l'article de Leonoor Gräler, Martijn Felder et Hester van de Bovenkamp part du constat que dans le cadre de la prise en charge socio-sanitaire globale (les auteurs parlent de « *care convoy* », soit l'ensemble des personnes qui interviennent auprès d'une personne âgée, professionnels et aidants informels), la place d'objets anodins est cruciale (Gräler *et al.*, 2024). Sur la base d'une enquête auprès de 48 personnes (personnes aidées, professionnels de soin, managers, aidants informels) en maison de retraite et de soins, la présence, l'absence ou les formes d'un objet permettent de politiser le soin et d'entrer en dialogue (ou pas) avec les soignants professionnels. Des exemples comme la propreté d'une robe ou le passage d'un urinoir de verre à un urinoir de carton permettent de comprendre comment se négocient des formes de soins entre la personne, les professionnels et les aidants informels (par exemple, quand une aidante proche souligne l'intérêt que revêt une robe propre pour telle personne, elle peut créer un lien avec des soignants qui n'auraient pas forcément conscience de l'importance, pour telle robe portée, d'être forcément propre). Pour ces auteurs, les objets « permettent ou ne permettent pas » de poser certaines actions ; mais ils sont aussi des indicateurs de la valeur que les soignants, formels et informels, donnent à la personne aidée. Enfin, la question de l'affordance (la qualité intrinsèque d'un objet ou d'un lieu pour permettre une action, sans qu'il ne faille l'explicitier) des objets et des lieux vient littéralement « dire » la qualité du soin. Ainsi, une approche par les objets permet de réfléchir aux potentialités qu'offre l'articulation des humains et des objets, soit un type d'action et de « geste » que l'on peut retrouver dans le design ou l'architecture organisant les espaces institutionnels de manière plus humaine (Charras & Cérèse, 2017, 2023).

Mais l'idée de l'article consiste à bien souligner que loin d'opposer systématiquement les professionnels et les aidants informels, les objets peuvent assurer des formes de négociation entre eux, par exemple quand il s'agit de discuter la manière de laver ou de ranger certains vêtements ou d'expliquer, à des chercheurs, la part significative que peut avoir un objet banal comme une montre ou un meuble précis. Selon moi, cette approche ne s'éloigne guère d'une vision socio-anthropologique de la toilette comme l'avait proposée Jeannette Pols (2006), les pratiques de la toilette en institution psychiatrique permettant de décrire une diversité de répertoires associant des pratiques et des représentations du propre et du sale à des conceptions diverses de la citoyenneté.

Pour questionner le soin, l'utilisation des animaux comme « objets de soins » offre des perspectives intéressantes. Pourtant, le dossier du *Journal of Aging Studies* ne s'est pas focalisé sur cette pratique, son objectif consistant essentiellement à élargir la focale de perception du vieillissement à d'autres entités que les êtres humains. Dans le cas de l'appel à articles de *Gérontologie et société* à la base de ce dossier consacré aux animaux, ses résultats montrent que l'enrôlement de l'animal au service des soins d'un patient ou d'un résident d'Ehpad se décline à travers de très nombreuses pratiques. Pourtant, un type particulier d'animal se retrouve dans les dossiers des deux revues : les « robots animaux ». Les évoquer ici c'est aussi montrer que les catégories déclinées jusqu'à présent (humains ; animaux ; objets) peuvent s'agencer elles-mêmes. Ainsi, dans les pages qui précèdent, Sandra Chaulet envisage l'intérêt que peuvent receler les « robots-animaux » comme exemple d'« *intervention non médicamenteuse* » (Chaulet, *infra*). Si des effets positifs sont dégagés, S. Chaulet reste prudente et rappelle, sur la base d'études internationales, « *que si les robots-animaux sont bien acceptés par les résidents et les soignants, leur efficacité dépend fortement du contexte et du protocole spécifique des interventions, tout comme lors des thérapies assistées par l'animal* ». C'est en partant de ces promesses que David Redmalm, Clara Iversen et Marcus Persson s'interrogent, dans le dossier du *Journal of Aging Studies*, sur les espoirs de ces « robots-animaux » dans le cas précis de la prise en charge des maladies neuro-évolutives. Plutôt que de faire « comme si » les usagers pouvaient raisonner en tout temps et en tout lieu, et donc se rendre compte que ces « robots-animaux » n'étaient pas réellement de « vrais animaux », les auteurs expliquent comment les soignants (les auteurs ont interrogé plus de 40 infirmières ou assistantes-infirmières dans six maisons de retraite en Suède) donnent littéralement vie à ces robots. Plus exactement, c'est une fois encore l'agencement des choses (ici les « robots-animaux ») et des humains (les soignants, les directeurs d'établissements, les concepteurs de robots, etc.) dans des micro-contextes de soins qui va expliquer comment le soin, même construit autour d'un mensonge, peut fonctionner (Redmalm *et al.*, 2024). Les auteurs dégagent quatre formes d'« intra-actions » (soit des situations où les objets et les humains sont pris ensemble sans possibilité de les distinguer (Barad, 2007)) qui donnent vie aux « robots-animaux » : « *les caresses, les situations de confort/réassurance, les conversations et les situations d'adoption* ». À chaque fois, les « robots-animaux » exposeraient une « flexibilité ontologique ». Les auteurs montrent que cette flexibilité s'accompagne aussi de relations où le robot n'est considéré que comme « un jouet » ou « un gadget » de sorte que, par exemple, la possibilité d'une « conversation »

ne pourra pas s'engager. Bref, loin d'une vision dichotomique entre des professionnels manipulateurs et des usagers victimes d'un mensonge institutionnalisé, l'approche posthumaniste expose les contextes dans lesquels des rapports peuvent s'agencer entre une multitude d'acteurs, y compris des « robots-animaux ». On pourrait alors parfaitement utiliser ce prisme spécifique des « robots-animaux » pour se demander, pour chaque article de ce dossier, comment les porteurs de projets, les soignants, les bénéficiaires (mais aussi leurs proches et leurs familles) voient leurs interactions se reconfigurer à chaque présence d'un animal.

Pour terminer le tour d'horizon, certes partiel, de ce dossier consacré aux « autres qu'humains » dans les domaines du vieillissement, je souhaite présenter un dernier article qui élargit encore la conception de ces « autres », ni animaux ni technologies. S'appuyant sur une auto-ethnographie de sa relation personnelle avec sa grand-mère et son jardin durant deux années de pandémie Covid à Toronto, Constance Dupuis défend une perspective posthumaniste féministe et décolonialiste. Son texte fait sienne la vision du soin (*care*) de Berenice Fisher et Joan Tronto, le *care* étant « *tout ce que nous faisons pour maintenir, continuer et réparer notre "monde" afin que nous puissions y vivre le mieux possible* » (Fisher & Tronto, 1990, p. 40, cité par Dupuis, 2024, p. 5). L'auteure explore alors sa compréhension du jardinage comme une pratique de *care* mutuel « entre les espèces et les générations ». Quand sa grand-mère tombe malade, avant de remonter doucement la pente, elle ne montre pas tant comment le jardinage l'aide dans cette trajectoire (ce que d'autres travaux ont déjà démontré, souligne l'auteure), mais plus encore comment cette expérience les/nous fait réfléchir, elle, sa grand-mère et par extension le lecteur qui est invité à se laisser embarquer, aux significations du soin, des peines et de la joie. L'auteure réfute, en conclusion, une lecture fataliste du changement climatique, tout comme elle rejette une vision du soin limitée aux actes techniques ou une vision de la vieillesse comme univoque. Au contraire, elle invite à penser « ce qui pourrait être » à travers le cycle des saisons et des récoltes. Cette métaphore s'adresse tout autant aux chercheurs qui dessinent, avec leurs méthodes et leurs concepts notamment, ce qu'est ou ce que « pourraient être » le vieillissement et la vieillesse.

Pour conclure, je propose de reprendre les mots anglais, pleins d'humour, des responsables du dossier afin de tordre le cou à toute interprétation fallacieuse d'une gérontologie attentive aux animaux, aux objets et aux choses, et pour en rappeler la portée heuristique pour tous ceux qui hésiteraient à s'engager dans de telles nouvelles voies : « *[we] do not propose to replace the gerontology of aging humans with gerontology of aging carpets or whatever object or creature other than human, but instead argue for processes of becoming-with – with humans, nonhumans, and more-than-humans* » (Cozza & Wanka, 2025, p. 5).



Sans forcément se référer au courant du « posthumanisme féministe » que le dossier de Michela Cozza et Anna Wanka défendent, je voudrais terminer en montrant qu'il existe, dans l'espace francophone, quelques travaux qui cherchent aussi à penser autrement le vieillissement à partir d'approches attentives aux choses<sup>8</sup>. D'une part, l'enquête « *Ageing Humans, Changing Homes* » dirigée par Cornelia Hummel (<https://www.unige.ch/sciences-societe/socio/recherche/irs/nos-thematiques-de-recherche/famille/aging-humans-changing-homes>) s'appuie explicitement sur une approche matérialiste portée par les STS et recourt à des méthodes ethnographiques et photographiques. Elle montre ainsi comment se reconfigure le domicile là où des habitants cohabitent avec différents objets. Par exemple, un « fauteuil de repos » témoigne de la transformation de destination d'un siège utilisé auparavant pour le travail avant qu'il ne soit « adapté » pour permettre à la personne de s'allonger davantage. Un autre exemple est celui de la « chaise », soit un monte-escalier où la personne peut s'asseoir pour ne pas utiliser les escaliers de son domicile et qui devient la source du récit d'une véritable « course relais » pour passer des pièces intérieures jusqu'à la boîte aux lettres située à l'extérieur afin de récupérer le journal (pour prendre deux exemples illustrés sur le site du projet). D'autre part, à partir d'une double expertise en sociologie et en design urbain, Thomas Watkin explore les relations intergénérationnelles dans l'habitat partagé (<https://projet.unimes.fr/solidhage/>). Par exemple, grâce à une série de photographies que réalise le chercheur et qui peuvent être source de discussion avec les personnes, on apprend comment la répartition et les types d'aliments dans le frigo peuvent révéler des pratiques alimentaires différentes entre les âges de la vie ou, avec une photographie d'un porte-manteau, comment le port de certains vêtements qui y sont accrochés pour sortir peuvent être une source de dialogue entre les générations autour des manières de s'habiller. Ici aussi, les méthodes sont ethnographiques et photographiques, pour témoigner, comme une série d'articles de notre dossier et du dossier anglophone, que l'expérience de la vieillesse n'est pas réductible au discours rationnel et que penser aux « autres qu'humains » appelle à prendre au sérieux des méthodes complémentaires aux entretiens de recherche.

## Références

- Amaya, V., Chardon, M., Moulart, T., & Vuillerme, N. (2024). Systematic Review of the Use of the Walk-Along Interview Method to Assess Factors, Facilitators and Barriers Related to Perceived Neighborhood Environment and Walking Activity in Healthy Older Adults. *Sustainability*, 16(2), Article 2. <https://doi.org/10.3390/su16020882>
- Barad, K. (2007). *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*. Duke University Press.

<sup>8</sup> On pourrait aussi se rappeler de travaux pionniers qui en avaient vu l'intérêt, mais qui n'avaient pas forcément mis ces « autres qu'humains » au centre de l'analyse. On pense aux technologies de l'autonomie comparées, dans l'idéal, à une canne présentée comme l'image d'un support idéal car soutenant des relations existantes (Gucher, 2012), à l'approche « par les usages » des objets du domicile ou de l'aménagement urbain pour comprendre les questions d'autonomie à domicile ou de mobilité dans la ville (Pennec & Le Borgne-Uguen, 2005) ou encore comment les enregistreurs vidéo servaient de support pour la relation petits-enfants et grands-parents (Caradec, 1999).

- Barrett, B. J., Fitzgerald, A., Al-Wahsh, H., & Musa, M. (2024). Animal companionship and psycho-social well-being : Findings from a national study of community-dwelling aging Canadians. *Journal of Aging Studies*, 70, 101247. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2024.101247>
- Caradec, V. (1999). L'usage des technologies par les personnes vieillissantes. *Retraite et société*, (26), 8-25.
- Charras, K., & Cérèse, F. (2017). Être « chez-soi » en Ehpad : domestiquer l'institution [Feeling at home in assisted living facilities: Domesticating institutions]. *Gérontologie et société*, 39(152), 169-183. <https://doi.org/10.3917/g1.152.0169>
- Charras, K., & Cérèse, F. (dir.) (2023). Des espaces à vivre à l'aune du vieillissement. *Gérontologie et société*, 45(171). <https://shs.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe-2023-2?lang=fr>
- Cozza, M., & Wanka, A. (2025). Editorial for the special issue the growing older of humans, nonhumans, and more-than-humans. *Journal of Aging Studies*, 72, 101305. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2024.101305>
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Capitalisme et schizophrénie. 2, Mille plateaux*. Les Éditions de Minuit.
- Dupuis, C. (2024). Aging with her garden: Mutual care across species and generations. *Journal of Aging Studies*, 69, 101236. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2024.101236>
- Fisher, B., & Tronto, J. (1990). Toward a feminist theory of caring. In E. K. Abel & M. K. Nelson (Eds.), *Circles of Care: Work and Identity in Women's Lives* (pp. 35-62). State University of New York Press.
- Gallistl, V., & Wanka, A. (2023). Spacetime matter of aging – The material temporalities of later life. *Journal of Aging Studies*, 67, 101182. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2023.101182>
- Gehrmann, R. (2024). The eight-legged confidant: Narrativizing octopuses and non-human aging. *Journal of Aging Studies*, 70, 101249. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2024.101249>
- Ghita, C. (2024). Outdated and re-configured: Challenging linear conceptualizations of ageing through the case of revived obsolete technologies. *Journal of Aging Studies*, 70, 101246. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2024.101246>
- Gräler, L., Felder, M., & van de Bovenkamp, H. (2024). The role of objects in negotiations in convoys of care: Addressing fundamental concerns of informal caregivers. *Journal of Aging Studies*, 71, 101283. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2024.101283>
- Gucher, C. (2012). Technologies du « bien vieillir et du lien social » : questions d'acceptabilité, enjeux de sens et de continuité de l'existence – la canne et le brise-vitre. *Gérontologie et société*, 35(141), 27-39. <https://doi.org/10.3917/g1.141.0027>
- Latour, B. (1992). *Aramis ou l'amour des techniques*. La Découverte.
- Mayen, P. (2019). Conclusion. Sur les épaules des géants. In Ph. Carré & P. Mayen (dir.) *Psychologies pour la formation* (pp. 241-251). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.carre.2019.02.0241>
- Michalon, J. (2021). Épiphanies. Sociologie pragmatique et différence anthropozoologique. *Cahiers de recherche sociologique*, (70), 15-45. <https://doi.org/10.7202/1097415ar>

- Moulaert, T. (2024). *De la sociologie du « vieillissement actif en emploi » à la prise en compte de la citoyenneté dans l'action publique territorialisée Sociologie de l'action publique et quête des intermédiaires du vieillissement*. Habilitation à Diriger des Recherches en sociologie (HDR) (vol. 1-3). Université de Grenoble Alpes, ED SHPT.
- Moulaert, T., & Wanka, A. (2019). Benches as Materialisations of (Active) Ageing in Public Space: First Steps towards a Praxeology of Space. *Urban Planning*, 4(2), 106-122. <https://doi.org/10.17645/up.v4i2.2012>
- Pennec, S., & Le Borgne-Uguen, F. (dir.). (2005). *Technologies urbaines, vieillissements et handicaps*. Éditions ENSP.
- Pols, J. (2006). Washing the citizen : Washing, cleanliness and citizenship in mental health care. *Culture, Medicine and Psychiatry*, 30(1), 77-104. <https://doi.org/10.1007/s11013-006-9009-z>
- Raynaud, D. (2018). *Sociologie des controverses scientifiques*. Éditions Matériologiques. <https://doi.org/10.3917/edmat.rayna.2018.01>
- Redmalm, D., Iversen, C., & Persson, M. (2024). Can robots lie? A posthumanist approach to robotic animals and deceptive practices in dementia care. *Journal of Aging Studies*, 71, 101272. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2024.101272>
- Saint-Martin, A. (2013). *La sociologie de Robert K. Merton*. La Découverte, coll. « Repères ».
- Schuurman, N. (2024). Negotiating care and control: Pet euthanasia as phronetic action. *Journal of Aging Studies*, 71, 101256. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2024.101256>
- Uhl, M., & Khalsi, K. (2021). Introduction : Les autres qu'humains. Explorations en humanités environnementales. *Cahiers de recherche sociologique*, 70, 7-14. <https://doi.org/10.7202/1097414ar>
- Vinck, D. (1999). Les objets intermédiaires dans les réseaux de coopération scientifique : contribution à la prise en compte des objets dans les dynamiques sociales. *Revue française de sociologie*, 40(2), 385. <https://doi.org/10.2307/3322770>
- Vinck, D. (2009). De l'objet intermédiaire à l'objet-frontière : vers la prise en compte du travail d'équipement. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 3(1), 51. <https://doi.org/10.3917/rac.006.0051>
- Wanka, A., & Gallistl, V. (2023). La « socio-gérontechnologie » [V. Córdoba-Wolff & U. de Strasbourg, Trad.]. *Revue des sciences sociales*, (70), 112-117. <https://doi.org/10.4000/revss.10264>

e-mail auteur

thibauld.moulaert@univ-grenoble-alpes.fr